



ce piège et en disant qu'un peu de discrétion n'eût pas nui. Colette avoue la trame en écrivant à son mari que, pour peu que sa situation s'arrange (*sic*), elle lui propose un ménage à trois, Missy s'en montrant, selon elle, tout à fait favorable. Elle ajoute qu'il est le seul homme dont elle soit amoureuse. Le fin mot de l'histoire étant, comme toujours chez les conquêtes de la marquise, le mot « argent », qui se traduira lors de leur rupture par un accès de vulgarité chez Colette, écrivant à sa mère qu'elle aura été seule à qui Missy aura *demandé*, ce qui n'est que trop vrai, la marquise devant soutenir une longue lutte pour récupérer ses meubles. Il y aura eu auparavant la célèbre représentation du Moulin-Rouge, où Missy accepta de monter sur les planches, présentée sur l'affiche sous le pseudonyme de Yssim, avec couronne et blason qui décidèrent les membres du Jockey à orchestrer une bronca géante, avec cris, insultes, coups pour Willy, qui s'obstinait à crier : « Bravo, Bravo ! » Il y perdra sa chronique dans *Le Journal* et s'enfoncera petit à petit dans la misère ; Missy sera traînée dans la boue par la presse nationale et en concevra une mélancolie inguérissable. Quant à Colette... elle écrira *La Vagabonde* et rencontrera Jouvenel. Faut-il que je vous précise, cher François-Olivier Rousseau, ce qui dans cet imbroglio me déplaît ? Vous l'avez vous-même deviné, établissant une différence entre cœur et sensibilité ; je vous accorde volontiers cette différence. Comme vous, je reste captif de la langue, je me berce de ses harmoniques, et je reconnais le talent qui n'est pas de l'autobiographie. La puissance de ce don se mesure au fait que, parlant de Missy, on se retrouve à pignocher autour de Colette. Ce fut l'attitude même de Missy, qui avait eu l'intuition de ce qu'elle devait à l'écrivain, c'est-à-dire sa survie. Quand, des années après leur rupture, elle voulut se réconcilier, la porte de la chambre du Majestic lui fut grande ouverte, d'autant que Colette cherchait elle-même à la joindre pour lui montrer le chapitre qu'elle lui avait consacré dans *Le Pur et l'Impur*. Missy le lut, parut l'approuver, puis changea d'avis ; les lecteurs de *Gringoire* tranchèrent, obtenant l'interdiction du papier, jugé amoral. Des années plus tard, Colette publia le volume, inchangé, ce qui fâcha Missy. Mais elle n'était plus qu'un vieux monsieur sans tête, une rescapée de la Belle Époque qui écrivait sur un papier l'adresse où elle se rendait et la sienne propre ; elle n'avait plus d'argent et mangeait dans un restaurant voisin dont Sacha Guitry, qui avait, lui, du cœur, réglait l'addition ; il alla de même lui rendre visite à la clinique, dont il régla également les comptes, après sa première tentative de suicide. Vous ajoutiez, après votre début, que j'avais *presque* raison, cher François-Olivier Rousseau, et votre livre me le prouve, ce dont je me réjouis. Il évoque les uniformes et les décors, la belle Sophie Troubetzkoy, le duc de Sesto, les paysages espagnols, les Jouvenel, père et fils. Il y a, surtout, Missy, à qui vous rendez le plus bel hommage, la suivant, dans ce triste Paris de l'Occupation, jusqu'à son dernier rendez-vous. Elle fut bien une créature de Colette, et, pour la peindre, vous usez de la langue la plus souple et la plus exacte, rendant les décors évanouis de la Belle Époque. Votre livre me rappelle celui dont j'ai longtemps rêvé. Je lui souhaite le succès qu'il mérite. ●